



**SCRIPTA
MANENT**

POÈMES

GUY DE PERNON

*illustration de couverture :
Statue-menhir de l'Aveyron - photographie de l'auteur.*

Guy de Pernon

Script manent

Poèmes

numlivres.fr

À Mireille

*Mise en page
Réalisée par l'auteur
Sur Macintosh
avec "Pages"*

ISBN N°

*Dernière mise à jour
mardi 27 octobre 2020*

SOMMAIRE

Égypte	14
NIL	16
Mer Rouge	17
Abou-Simbel	18
Felouque	18
Louxor	20
Cartouches	21
Karnak	22
Éphémérides	24
Fractalité	26
Disparition	27
Éventail	28
Passé	29
Rosée	30
L'Autre	31
Battements	32
Absence	33
Verba volant	34
Horizon	35
Cris et fureurs	36
Homo Faber	37
Ovidiana	38
Tisse...	39
Insectes	40
Bourreaux	41
Miroir vide	42
Soir sur le Causse	44
Amer poème	45

Qu'ai-je fait...	46
Mer sans amers	47
Valises de vent	48
Goutte à Goutte...	49
Cimetière	50
Miettes du temps	51
Et si de moi...	52
Brume des jours...	53
Creux de l'absence	54
Moi, Janus...	55
Brume dans les esprits...	56
Grand tintamarre	57
Asymptote du temps	58
Les jours comme la pluie...	59
Sonnet quantique	60
L'herbe a poussé	61
Plongée	62
Haute éphémère...	63
Aiacciu	64
Golem	65
La route au loin...	66
Fermer la porte...	67
Comme marée...	68
Hybride ce moteur...	70
Des chênes abattus	71
Ma maison morte	72

Immobile équilibre	73
S'amenuir étrécir...	74
Caillou lancé...	75
Change trois-mâts	76
Dum conderet urbem	77
Grisaille de mes jours	78
Un jour de plus...	79
Creux de la vague...	80
Maille à maille...	81
Insolent ce beau temps...	82
Inéluctable éphéméride...	83
Lassitude de la finitude	84
Globules de mon sang...	85
Océan	86
Corps douloureux...	87
Nautilus	88
Je vais m'acheminant...	90
Entre deux mondes...	91
Pellinec	92
Piège de lassitude...	93
La rive du réel...	94
Prendre le temps...	95
Ma mémoire...	96
Virus de Temps	97
Évolution	98
Ma vie s'allonge...	100

Mer plate...	101
Flot étale du temps...	102
Je suis comme un bousier...	103
La forme de ton corps...	104
Mécanique du corps...	105
Dérivant sur les ans...	106
Mémoire entre deux mondes...	107
Imago mundi	109
Bis repetita	110
Nuit de Mai ?	111
Et tandis qu'on s'éloigne...	112
Batteleurs	113
L'ouragan	114
Comme la glace...	115
Images et discours...	116
Le fruit la fleur annule...	117
Miroir sans tain...	118
Fleuve allant charriant...	119
Vivre longtemps...	120
Gens de peu...	121
L'ange exterminateur	122
Confinement	123
Je quitte ce monde	124
Mare Nostrum	125
La pythie à parlé...	127
On fait la queue...	128

Ainsi le monde ancien	129
Le réel	131
Vous grimacez...	132
Mémoire entre deux mondes...	134
In memoriam S. Paty	136

Égypte

NIL

Avec le soir qui lentement comme le Nil s'écoule,
S'épuisent mes rancoeurs et tiédit ma colère
Contre ce peuple fier, devenu pauvre hère
Que dévore aujourd'hui le Moloch de l'Islam
Orphelin de ses dieux sans mordre à la raison

Mer Rouge

La mer que l'on dit Rouge est bleue
Très bleue, comme l'orange d'Éluard
Et le ciel immobile est une vitre bien lavée
Que pas même un oiseau n'oserait traverser

Pierres des murs comme le four du boulanger
Dont le soleil est le foyer
Silence de cité qu'on aurait désertée
Muette sans passé d'un avenir bien incertain

Abou-Simbel

Des sourires de pierre aux lèvres écaillées
Pharaon graffité démonté remonté
Et si l'on démontait l'histoire
Pour en refaire une autre — à neuf ?

Enfants au pied des grands géants de roc
Comme eux - simplement plus petits
Les dieux n'ont pas d'enfance : le Temps les a bercés
Comme de petits vieux pour qu'ils deviennent grands.

Et si moi je pouvais ma tête aussi changer
Pour celle d'un faucon, d'une génisse, d'un
Lion qu'on aurait sorti des sables du désert
Sur un char je serais un autre Akhénaton.

Les Moï à la mer tournaient le dos souvent
Les colosses ici regardent vers le Nil
Mais le Nil n'y est plus, des nains l'ont dérivé
Leurs pylônes dressés — et l'électricité.

Felouque

La cange ou la felouque sont peut-être les mêmes
Mais le Nil n'est plus rien qu'un fleuve ensommeillé
Engourdi, assisté, un vieillard si tranquille
Se promenant encore en un jardin gardé.

Où sont tes crues, tes colères, couleuvre
Docilement lovée – où sont tes crocodiles ?
Je les ai vus momies ; le fleuve est-il aussi
Embaumé maintenant pour un dernier détour ?

Cataractes noyées berges redessinées
Mais le soleil est toujours là, bien rond
Sur ta tête, déesse, et la crue immobile
Attend, comme un ibis, de déployer ses ailes.

Louxor

Fronton peut-être où les dieux à la balle jouaient
Figés sont maintenant dans leurs habits de pierre
Les voleurs sont venus enlever cette aiguille
Ce gnomon érigé d'un solaire cadran

Et le palmier, si petit, à côté,
Semble une pierre qui a poussé.

Cartouches

Les vieux chinois savaient que la terre est carrée
Mais l'ovale est la forme où se tient Pharaon.
Les signes de son nom y sont comme enfermés
On ne les écrit pas – c'est comme un sceau qu'on cèle.

Un trait courbe suffit à diviser le monde
En dehors et dedans, nommer en séparant.
Où est le nom le monde enfin lui est soumis
Sur la cire univers le nom met son empreinte.

Karnak

Les menhirs sont ici des béliers alignés :
Le soleil est si dur qu'il fait bronzer les pierres.
Les tiges des piliers ont encore leurs corolles
Et si le vent soufflait, elles s'inclineraient.

Le silence lui-même a séché au soleil
Il est comme la gangue, l'écrin de ces dessins
Où la geste se lit en termes éternels
Attitudes visages et nul besoin de langue.

Pour écrire l'on creuse :
Plus profond le sillon
Plus sûre l'inscription.

Car les faussaires sont légion.
Et les touristes, et les marchands,
Imbéciles de tous les temps
Ici même ont osé venir gratter leurs noms

Et jusque sur le mien, — moi, Pharaon !

Éphémérides

Fractalité

Les jours pétales sans qu'on le sache
S'arrachent et les feuillages florissants
Placides se lissent les plumes d'antan

Sur le monument aux morts de ma vie
Les noms des amis disparus sont pléthore
Longue liste de pas dans la neige du temps

De chaque instant faire une escale
Une faille une entaille emboîtée en abîme
À mesure que l'oeil envahit sa pupille

L'infini de la côte à qui marche assez près
De l'eau pour y laisser sa trace aléatoire

Ressemble à s'y méprendre aux signes de la page

Disparition

Photo trouée le manque obsède
Présence en creux in absentia
Temps maintenant qui coule ailleurs
Nous allons tous à la dérive

Là où je suis l'oubli s'enfuit
Là où je vais je ne le sais
Chaque minute m'en rapproche
Ce que j'étais je le deviens

Et au départ je m'en reviens

Éventail

Ouvrir grand l'éventail du temps
En déguster toutes les lames
Tarot des jours qui m'émerveille
Hasard étonnement surprise

Tant de jours et qui semblent neufs
Tant de marées et le flot monte
Tant de galets qui font le sable
De choses pour un souvenir

Passé

Tombez écailles du passé
Carapace de la mémoire
Vous n'avez plus rien à cacher
Vous n'êtes plus que de l'Histoire

Rosée

Matin de la rosée précieuse aux alchimistes
Recueillie doucement sur ce papier fictif
Immobile équilibre inertie souveraine
De l'heure qui n'est pas encore devenue

À la source de l'eau il n'est rien que la neige
Et la neige n'est rien que de l'eau faite étoile
Cycle des éléments cycles de l'univers
Et moi ludion pensant sur les vagues du temps

Un choc ténu suffit pour que sitôt s'écroule
Ce grand palais de marbre et de glace solaire
Ce désert murmurant de choses à venir

L'Autre

Elle est en moi, elle me ronge
à petits coups de dents aiguës
Elle a l'éternité pour elle.

Je ne l'observe que de biais
Je sais que ses yeux sont de terre
Mieux vaut ne pas voir la Gorgone

On s'arrange à deux comme on peut
Elle hante surtout mes nuits
Le jour je semble l'ignorer

Mais elle est là et je le sais.

Battements

Battements de cloche en ma tête
Carillon rayonnant à l'infini sonnant
Mille oiseaux pépianant sans cesse en leur volière

Le silence qui soudain siffle
Son absence de sons sensés
Au plus profond des eaux étales

Écran ce graphe plat – mon encéphale

Absence

Creux de l'absence empreinte moule
Draps chiffonnés armoire ouverte
Volets fermés nuit immobile

Tirer sur le lacet des mots
Pour étrangler l'heure pas trop
Laisser la lampe luire et le silence

Bruire du gong intérieur – ce tocsin

Verba volant

Écureuils dans leurs cages,
Qui se déplacent sans bouger
Paroles vaines bulles de sons
Pantins gesticulants poupées de vide

Mouvement brownien d'animalcules
Mimant un semblant d'existence
Inconsistant troupeau sans berger ni clairière
Où penser un instant où lever le museau

Peut-on rouler vers cet abîme
Sans tenter au moins d'accrocher
Quelque brin de pensée quelque bribe

Pour échapper à ce babil à ce semblant futile

Horizon

Horizon de la mer, horizon de la mort
Cette ligne qui fuit, qui s'enfuit à mesure
Mais la mort un beau jour s'arrête tout soudain

On trébuche sur elle sans même l'avoir vue.

Ma vie est un navire esquivant l'horizon
Je rame en ma chaloupe en lui tournant le dos
Il est loin il est près il est là je ne sais.

On a fait tant de ports pour cacher l'horizon
Se réfugier pour s'abriter pour oublier
Mais le gros temps passé la marée me reprend

Et l'horizon m'attend, m'attend en ricanant.

Cris et fureurs

Cris et fureurs et anathèmes
On se mitraille on se déchire
On se bombarde on s'assassine

Au nom de Dieu au nom de quoi
La terre entière est un asile
De fous sanglants vociférants

Depuis l'aube des temps dit-on
L'Homme a été un loup pour l'Homme
Toujours ce fut pour des idoles

Quand donc la raison paraîtra
Quand donc l'Homme cessera-t-il
De vivre à genoux prosterné

Quand cessera-t-il donc de prêter
À de stupides divinités
Des pouvoirs qui pourtant ne sont rien

Rien d'autre vraiment que les siens ?

Homo Faber

Je suis assis sur la frontière
Un pied le jour un pied la nuit
À califourchon sur l'arête
Je vois hier je vois demain

Je fabrique le code qui fabrique
Avec les mots d'hier
Les livres de demain
Je suis l'alpha et l'oméga

De l'écriture qui se fait

Je tiens l'élingue qui retient
Le texte que la mer appelle
Je suis à quai et dans la cale
Le matelot le Capitaine

Celui qui dit celui qui fait
Celui qui fait ce qu'il a dit
Celui qui dit ce qu'il a fait

Homo faber homme de mots

Ovidiana

Brume immobile éteint le ciel et l'herbe pleure
Aux branches pétrifiées les heures suspendues
Finissent toujours par tomber.

L'oiseau noir mécanique ne trouve plus ses ailes
Et saute et vire et recommence – on dirait
Qu'en s'enfuyant le vent l'a oublié.

Ovide à mon rivage battu par le givre
Loin des affres mondains tout comme un vieux romain
Je médite et je compte et décompte mes heures

Tout étonné d'avoir connu deux siècles à la fois
D'avoir changé sans échanger la proie
Pour l'ombre du grand soir qui jamais ne viendra

Si ce n'est pour écrire un explicit au livre
Qui sans moi je le sais encore s'écrira !

Tisse...

Tisse sa toile tisse le temps
Mouche égarée ne se démêle
mais se démène se débat

Soleil et givre terre figée
Raides les bois durs les sentiers
Clignote l'eau de la rosée

Persévérer toujours un peu
Laisser dans les octets sa trace
À l'écran d'un coup tout s'efface

Pas de bouton à enfoncer
Pour relancer la machine-vie

Mieux vaut ruser mieux vaut durer

Insectes

Insectes affolés pleins de fureur guerrière
Mécaniques jouets sans cesse remontés
Les humains qui s'étaient, avec les millénaires
Redressés, mis debout

N'ont maintenant de cesse de se prosterner
De se mettre à genoux, le front dans la poussière
Pour conjurer croient-ils l'angoisse de savoir
Qu'ils sont libres – et viennent demander pardon

À des images faites de leur propres mains
Tyrans de sang avides, horreurs divinisées
Et préfèrent mourir pour des futurs promis
En égorgeant, brûlant, le plus de leurs semblables

Plutôt que de jouir des merveilles du monde

Bourreaux

Ulysse se bouchait les oreilles de cire
Peut-être faudrait-il aujourd'hui l'imiter
Mais les sirènes de maintenant sont armées
Pour séduire elles ont délaissé la beauté

D'homme elles ont volé la terrible apparence
Brandissant leurs fusils comme virilité
Ivres de sang et de fureur ces érinnyes
Pour détruire le monde étouffent la pensée

En meute rassemblés ces bourreaux prophétiques
Des rafales de mots dans leur bouche crépitent
Imprécations menaces injures anathèmes

Préhominiens parés des attributs techniques
Ils rêvent de régner sur des foules sans têtes
Et ce sont eux pourtant que l'esprit a quittés

Fantômes inversés dans le miroir du temps

Miroir vide

Avec moi finira le monde
Le monde, lui, est éternel
Penser qu'on ne pensera plus
C'est impensable je crois bien

Si ténue est la différence
Entre la mort et le vivant,
Si énorme la dissemblance
Entre l'être-là et le rien

Y a-t-il un sens à l'Histoire
Quand mon histoire à moi s'arrête
Quand le vide engloutit le jour
Quand le trou noir dévore l'Être

Planche jetée sur un abîme
"Pont de l'épée" où Lancelot,
Avance en se blessant les doigts
Funambule tenant les deux côtés du Temps

Qui donc jamais saura ce que je fus
Moi-même n'en suis pas certain
Mélange inattendu de hasards indécis
Combinaison unique univoque inédite

Je ne viens pas de rien mais je vais vers le Rien
La béance le vague le vide le néant
Combien de pas encore jusqu'à ce miroir
Où l'on ne se voit plus ?

Soir sur le Causse

Planent les souvenirs ces ailes tout là-haut
Lucioles au regard toujours réitérées.
Quand meurent les images, meurent les paysages
Répétés, rejoués, dans un autre langage

Un théâtre nouveau fait de vieux oripeaux
Que le temps rafistole à grands coups de paroles
D'un idiome usagé de couleurs et de mots
Sans jamais retrouver la sève originelle

Amer poème

Amer poème au marin cher
Que la marée des jours n'efface
Que n'engloutit l'eau de la passe

Des mots posés comme des pierres
Au bord de la vie qui se vide
Au long des méandres du cœur
Obstacle, parapet, rambarde

Poème lové dans la roche
Ma lanterne de ver-luisant
Pour chercher un Homme – un vrai
Qui de prières n'use pas
Qui se regarde en face et fier

Il en est peu il n'en est pas
Tous vont à genoux ils supplient
Ils ont peur d'être ils font la bête

Ils ne méritaient pas de naître

Qu'ai-je fait...

Qu'ai-je fait de ma vie – le monde sans moi change
Et changera toujours quand n'y serai plus
J'ai maintenant perdu mes illusions d'enfant
Le monde est comme il est plein de cris et de larmes

Et je cherche des hommes et je n'en trouve guère

Ils sont de plus en plus le nez dans la poussière
Ils vivent dans la peur de n'être plus un jour
Sans savoir qu'un seul jour est une éternité

Les histrions niais ont remplacé les sages
Et la barbe chenue cède au crâne rasé
Comme si l'on pouvait penser à la va-vite

Philosophes-plateaux du fast-food médiatique

Mer sans amers

Mer sans amers eau douce-amère
Rides à peine comme les jours
Je nage sur le temps qui coule

Esquifs dodelinants des projets et des rêves
Quand vers le large vont et virent
Sillages jaillissants aux traces qui s'effacent

Le ciel et l'eau comme la vie la mort
Toujours présents toujours luttant
Sur la frontière qui les joint qui les sépare

Je nage vers cet horizon cette fiction
Que chaque brasse un peu fait reculer
Jusqu'au jour où

Je toucherai cette asymptote

Valises de vent

Valises de vent semelles de plomb
De n'être pas là où je suis
de ne pas être qui je suis

À la renverse l'acrobate
Tête plein sud et pieds en l'air
Ma cervelle en deux hémisphères

Goutte à Goutte...

Goutte à goutte le temps
En mes veines en mon sang
Instille ses poisons
De moi aura raison

L'athanor du soleil
Mijote un élixir
Qui me pourrait guérir
Ne serait le sommeil

Qui m'englue qui m'attire
Ne serait la mémoire
Où les journées s'étirent
Et mollement vont choir

Cimetière

Arbres indifférents
Nuages immobiles
Bavardages mesquins
Et les cloches-tocsin

Sonnant d'un temps simple la fin

Et tu te dis que le prochain
Ce sera toi ce n'est pas rien

N'être plus rien

Miettes du temps

Miettes du temps débris de vie
Taupe creusant ses galeries
Sans voir sans rien savoir ni quand

On regarde l'herbe pousser on lève
Les yeux vers les oies sauvages qui crient
C'est la roue des saisons dont on est le moyeu
Vide médian dit le Tao

Qui fait que peut tourner la roue.

Et si de moi...

Et si de moi devait rester
Quelque chose plutôt que rien
Ce seraient ces vers - cette essence
Ma fibre ma voix ma semence

Plus que les durs travaux des mains
Ou du cerveau les éphémères
Les grands discours et les colères
Les amours les douceurs la chair

Ce seraient ces vers - mon destin

Comme Arnaut qui amassait l'air
Et nageait à contre- courant
J'ai voyagé dans mes images
Sans billet mais non sans bagage

Je n'ai jamais hurlé au loup
Jamais suivi que l'autre voie
Quand tout le monde ensemble aboie
Je peux m'en retourner tranquille

Là où je vais il n'est que moi

Brume des jours...

Brume des jours qui monte lente
Mange les arbres
Les prés ont une longue haleine
Et la nuit sûre d'elle attend

Ces mots tracés chemin mémoire
Le balancier hésite et va
Et vient revient tant que le poids
À terre ne se couche pas

Il faut couper en minces tranches
Ce pain de vie ce pain levain
En bouche garder prolonger
Chaque miette chaque gorgée

Creux de l'absence

Creux de l'absence empreinte moule
Draps chiffonnés armoire ouverte
Volets fermés nuit immobile

Tirer sur le lacet des mots
Pour étrangler l'heure pas trop
Laisser la lampe luire et le silence

Bruire du gong intérieur – ce tocsin

Moi, Janus...

Moi Janus à deux faces de vie et de mort
De quel côté me voyez-vous
Je suis la vie qui aime et rit
Je suis la mort bête et muette

Particule lancée à vitesse lumière
Indécidable pour moi-même
Vous me jouez à pile ou face
Et c'est votre regard

Qui m'anime ou m'annule

Mes yeux sont transparents leur pâle bleu se fane
Vers l'intérieur plongés dans le néant baignés
Du dehors me dérobent comme glace sans tain

Funambule je vais sans bouger je m'avance,
Entre ces deux abîmes et le vide et le plein
Entre le rien le tout l'infime et l'infini

Aujourd'hui quelque chose
– Et demain moins que rien

Brume dans les esprits...

Brume dans les esprits pleins de criaileries
Le navire s'éloigne et la polaire éteinte
La barre est désertée coque désemparée

Vue de loin cette terre est un caillou pensant
Vue de près cette terre n'est qu'un océan
Où surnagent des fous furieux et sanglants

Camper sur une étoile à l'écart de la foule
Et laisser le trou noir d'ou je vins à sa houle
Avant d'y échouer en espar inutile

Grand tintamarre

Grand tintamarre en mes oreilles
La rumeur du monde peut-être
À l'intérieur comme les signes noirs
À l'écran à la fin d'un vieux film

Tous les jours quelqu'un comme moi disparaît
Mais je reste debout je pense encore un peu
Un peu je fais si peu rien dans le monde
Ne bougera ne changera je le voudrais

Mais pourtant moi je change
En ce manège comme un carnaval de fous
Tous ont des têtes qui leur ressemblent
On ne s'y trompe pas ce sont toujours les mêmes

Avec leurs discours et leurs patenôtres
Leurs contritions leur émotions
Et tous regardent à côté regardent bien
Du bon côté pour ne pas voir

Ce Moloch enragé maintenant turbanné

Asymptote du temps

Asymptote du temps cette courbe assourdie
Et les fureurs et les envies
S'étiolé l'avenir aujourd'hui advenu
À la loupe des mots je scrute cette mue

Bric à brac meccano ce que fut ma culture
Curieuse et dévorante au parfum d'aventure
Chemin à travers bois nulle part ne menant
Mais tout seul entrepris au rêve obéissant

L'inconcevable est là tapi au fond de l'heure
Qui sonnera sans même un signe avant-coureur
Alors vite planète inconnue découverte
Dans l'espace immobile à l'instant de ma perte

Je mets encore un point sur le i de ma vie

Les jours comme la pluie...

Les jours comme la pluie glissent et me décantent
Le reste le dépôt au fond ce sont les mots
Ces insectes rongeurs cachés au fond des poutres
Et qui la nuit grattaient dans mon sommeil d'enfant

Banalité suprême la disparition
L'effacement l'oubli l'usure l'abandon
Mais si le corps pourtant à l'esprit nécessaire
Avec lui comme amant dans le trou noir du temps

L'entraîne — derrière eux des signes resteront
La poésie défie la force universelle
Qui de tout fait un rien vague banal commun

Elle d'un rien érige un Babel virtuel
Qui de changer toujours sous le regard posé
Parvient à demeurer en étant différent

Sonnet quantique

Trouble désir serti dans l'attente déçue
Que reflète une faille en des calculs austères :
À l'infini traqués, ces rayons éphémères
Se résolvent en paire où la matière mue.

Nuage dilué vibrant sans nulle issue
Qu'un improbable essor au-delà des cratères,
Où potentiellement les force en ses barrières
Une masse elle-même au centre maintenue.

À qui cherche en ce jeu où l'univers s'agite
La place de la bille instable en son orbite,
Le choc de son regard en nie la trajectoire.

Et si pourtant surpris par une habile sonde,
Le mouvement se rend — quelle est cette victoire
Qui réduit la matière à n'être plus qu'une onde ?

L'herbe a poussé

L'herbe a poussé sans mot me dire
L'arbre s'écroule sous le poids
Des ans qu'il n'a pu retenir

Les nuages vivent leur vie
Toujours changeants
Et moi qui suis là et attends

Je crois bien demeurer le même
Au milieu du fleuve du vent
Au beau milieu du gué du temps

Mais je ne suis à chaque instant
Que la copie de mon étant
Un double un décalque un carbone

Sur la machine à écrire le temps
Devenue un clavier tactile
Une machine bien fragile

Où j'écris pour figer le temps

Plongée

Le monde où je fus se défait
Ville d'Ys Atlantide — la mer
Érode érase râpe ronge

Ces témoins abîmés d'une histoire engloutie

Plongeur aux yeux cerclés du masque d'écriture
À de lents mouvements je frôle ces épaves
Déchiffrant en berger sous-marin d'Arcadie

Les runes éraillés sur le granit austère

Comme un poisson volant de l'écume surgi
Parfois je viens franchir la liquide limite
Engoulement pressé ou cormoran chassant

Ricochet sur le temps et profond finissant

Haute éphémère...

Haute éphémère et frémissante
Manteau jeté sur des épaules
De rochers à mine sévère

Un esquif blanc sur ton dos pâle
À coups de rames caressantes
Remonte vers ta bouche d'algues

Barcasses dont le ventre est blanc
Comme poissons morts à l'envers
Dodelinant à peine viennent

Troubler ton sommeil d'un instant.

Aiaciu

Mer étoilée, mer étiolée
Au fond de la béante baie
Où se repose un peu la houle
Auprès des palmes palmidèdes

Mer en la ville port-import
Façades peintes défraîchies
Toutes ridées dames en deuil
Vaisseaux fumeux béton flottant

Et la montagne cagoulée
De brumes noires usagées
Rochers taillés à coups de serpe
Arbres griffus taillis crochus

Île flottante sur écume
Dessert pour vieillards fatigués
Du continent s'est détachée
Tournant en rond dans l'amertume

Et rêve encore d'empirer

Golem

Sur une imprimante 3D
De moi tirer une copie
Golem de glèbe plastifiée

La mort la nuit le jour la vie
Tic-tac d'horloge ou sablier
Respiration et pulsations

Que la musique se prolonge
En remontant le métronome
Goutte à goutte de la pensée

Je suis encore l'instant n'est plus

La route au loin...

La route au loin n'est plus qu'un point
Où se fondent les parallèles
Combien de pages encore au livre
Avant de lire le mot fin

Finitude dans l'infini
Peut-être suis-je objet quantique
Ici et là ici ou là qui le dira
Électron libre capturé

Le verre bu reste le verre
Mais l'eau qui l'emplissait n'est plus
Le jour passé a disparu
La mémoire est comme son verre

L'Univers est en expansion
Mais mon espace-temps s'étirole
Mon orbite de satellite
S'abaisse un peu à chaque tour

Et ma vitesse s'accélère
Bientôt rentré dans l'atmosphère
Je vais brûler comme un tison
Dans la cheminée des saisons

Fermer la porte...

Fermer la porte à double tour
Tourner les talons et partir
Laisser pousser les souvenirs
Cette herbe folle ce rebours

Satellite autour de la terre
Mon orbite à chaque retour
S'abaisse un peu et sans recours
Et ma vitesse s'accélère

Viendrai-je mordre la poussière
Ou serai-je un monstre marin
Comptés sur les doigts de la main
Mes révolutions me sont chères

Partir est vivre encore un peu
Autrement ailleurs différent
Faire un saut par dessus le temps

Sur le tremplin des jours heureux

Comme marée...

Comme marée quittant le bord
Comme serpent laissant sa peau
Comme le Cid quittant Vivar

Tornava la cabeça y estavalos catando.

Tourne ta proue toujours au vent
Le goulet ferme l'horizon
Dépasse-le — affronte
La vague du temps qui te porte

Fais-toi esquif, fais-toi pirate
Ce que tu es à nul n'égale
Pas de balance pas de mètre
Pour prendre la mesure d'un être

Ce qui est demain ne sera
Ce qui sera ne reviendra
Nietzsche y croyait je n'y crois pas

Im Anfang *wird* die Tat
Goethe je te révère et détourne
Pas de début à l'Univers
Tout se transforme et se déroule

Boucle ta valise, — et pars !

§

Le port est le lieu de la terre où l'on comprend le mieux la mer.

Le passé est le moment du temps où l'avenir se voit le mieux.

Demain est en creux dans tes yeux qui verront ce que je ne vois.

§

La marée sait-elle que la Lune

De son devenir tient la ficelle ?

Elle croit aller où elle veut, et revenir comme elle veut

Mais le sable n'est plus le même – et les galets ont rétréci.

Hybride ce moteur...

Hybride ce moteur qu'on appelle la vie
Fait de chair et de sang de sens et de mémoire
Reviennent la marée la rive n'est plus même
Et dans les profondeurs la vase s'accumule

Strates de roche comme des bibliothèques
Où seraient déposés les livres d'une histoire
Vieille comme la terre, aux pages de fossiles
Où des poissons songeurs viennent lire parfois

Les vagues époussettent ces rayons chargés
Ces bibelots laissés coques de crustacés
Reviennent les légendes des cités enfouies
Parabole commode aux souvenirs lointains

Mais la vague à l'assaut là-haut éclate et mousse
Jamais lassée jamais vaincue en cette lutte
Qui semble bien sans fin mais qui pourtant sera
Un jour à bout de souffle à bout de forces

Quand le soleil lui-même éteindra sa chandelle

Des chênes abattus

Des chênes abattus l'oiseau à temps s'envole
Pour un vieillard qui se méfie mieux vaut
Quitter le nid que tomber avec lui.

« Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame,
Las, le temps non, mais nous nous en allons... »
Je ne suis pas Ronsard au-delà de ces vers :

Pas question de tombeau, mais plutôt de nouveau
Nouvelle vie, nouvelles gens,
Nouvelle ville où me glisser Babel à explorer

Socrate répondait qu'il n'était pas d'ici
Mais était de partout et je le suis aussi
Comme Gary Davis brûlant son passeport

Je suis de tout pays mais sans religion
Cette chaîne portée des esclaves modernes
Voile, croix en sautoir, et front dans la poussière

Je suis de tout pays où la raison habite
Je suis un hérétique et pas un fanatique
Je suis de tout pays mais j'aime Les Lumières

Je les porte avec moi — même en ces temps obscurs.

Ma maison morte

Ma maison morte — et moi je vis
Encore et j'imagine et je voyage
Dans l'espace à défaut
Du temps qui fait défaut

Ici tout est soudain immobile figé
On dirait que les arbres ne respirent plus
Après avoir jeté comme leur dernier rôle
Furieux écorchés griffés par un vent fou

Tout est vieux et usé les carreaux le pavé
Le banc est renversé et les branches tombées
L'herbe a mauvaise mine et semble malade
Le pin penché ressemble à vieillard trop jeune

À retrouver ses pas on perd ce qu'on a fui
À s'en aller on croit revenir au pays
Pays de nulle part ville de mer en terre
Aux bateaux échoués des tonneaux éventrés

Ville qui fut n'est pas et moi exilé là ?

Immobile équilibre

Immobile équilibre tenu suspendu
l'instant entre deux temps
Balancier hésitant de l'horloge qui sait
Quand son poids touchant terre la fera se taire

Attente cette porte entr'ouverte battant
Au gré du vent vers le front bas de ce toro
Grattant le sable aride fumant de l'arène
Et l'épée de mes mots dardée droit à son front

Pour le faire plier et dévier le coup :
De lui ou bien de moi qui accrochera-t-on
Derrière les chevaux par les pieds ou les cornes

Dans la clameur solaire qui soudain se tait

S'amenuir étrécir...

S'amenuir étrécir ralentir
C'est la loi de mon devenir
C'est le refrain de l'incertain
Qui aujourd'hui conduit ma main

Univers qui sur lui s'effondre
Étoile en bout de course éteinte
artifice par quoi répondre
Au lent déclin par mille feintes

Terre épuisée qui blé ne porte
D'avoir été trop labourée
Rameau sur un tronc sec enté
Aucun fruit n'a d'aucune sorte

Ces corpuscules voyageurs
Qui les idées le long des nerfs
Autrefois portaient sans erreur
Maintenant hésitent et se terrent

Sous mes doigts les touches fidèles
Se livrent à des facéties
Maintenant trichent se rebellent

Et par elles je suis trahi !

Caillou lancé...

Caillou lancé sur l'eau du temps
En ricochets glisse et ne sombre
Aussi loin que porte le bras

Images d'arbres et de terre
Souvenirs congelés inertes
Dalles de pierre cimetière

Souvenez-vous je me souviens
Mais c'est si loin déjà si loin
Photo usée de disparue

Je me retourne elle n'est plus

Change trois-mâts

Change trois-mâts percé contre coque de noix
Change horizon lointain contre Pont d'Aquitaine
Change les culs-terreux contre passants pressés

Et toi ? Changeras-tu encore en ta peau dure
Tes douleurs de vieillard vont-elle rétrécir
Elles aussi comme font tes désirs racornis

Ce song of myself est tout ce qui me reste
Mais toi Whitman old chap, tu n'avais que trente ans
Et quelques — et moi je ne suis plus

Vraiment en perfect health !

Leaves of grass je laisse et piétine bitume
Il me plaît d'arpenter les rues et de me prélasser
Buvant verre et séant dessus la moleskine

Change — ce que je fis ne referai encore
Change avant que le temps en toi-même se fige
Change pour exister Change pour demeurer

Dum conderet urbem

Petits géants ces gratte-ciel
Ont de très grêles bras de grues
Dans le soleil leurs yeux brillants
Ont des facettes comme mouches

Et les autos là-bas s'obstinent

A vouloir aller quelque part
Comme ces gens errants et noirs
Qui se croisent sur les trottoirs

Feux qui s'allument sosies d'étoiles
Sur un ciel que l'ombre barbouille
Une antenne montre le ciel du doigt
C'est le doigt que touristes voient

Grisaille de mes jours

Grisaille de mes jours au petit matin froid
Où soudain je m'étonne — moi — de vivre encore
Quand tant d'autres ont fui cet incertain combat

Merveille de ce jour recommencé nouveau
Laisant ma vieille peau à terre comme un serpent
Qui ne tend pas sa pomme mais la croque vite

Comme la neige prend la place de la pluie
Et magnifie la goutte en fleur éparpillée
Autre je veux revivre en ma muette mue

Un jour de plus...

Un jour de plus — un jour de moins
La comtoise bat la mesure
Et l'orchestre du temps qui s'y joue
Minimaliste à son tempo se plie

Ailleurs qu'en la durée la musique n'est pas
C'est moi qui autrefois avait écrit cela
Et j'étais jeune encore et révolutionnaire
Maintenant plus chenu mais toujours à l'affût

En mes sourdes oreilles musique intérieure

Car le silence est plein de bruits et d'harmonies
Ceux des mots que j'écris dont je connais le son
Comme un aveugle-né voit au son de la voix
Et quand je lis j'entends — quand j'écris je transcris

Ils font cette musique étrange et pénétrante
À Verlaine empruntée, et sont si familiers,
Je peux les emporter avec moi n'importe où
Dans ma besace et les montrer

Comme on faisait des chiens des singes et des ours
Avant que les humains ne leurs volent leurs cages
Et pour leur liberté préfèrent s'enchaîner

Au grilles des prisons de l'imbécillité.

Creux de la vague...

Creux de la vague entre deux jours
Sonne pendule ce cyclope
Le monde change on ne le voit
Le monde change comme moi

Je rétrécis recroqueville
À petits pas à moindres frais
La vie low cost est l'avenir
Pour moi je suis en solde et fripes

Je rapetisse et je me hausse
Sur l'échafaudage des mots
Pour ma Babel abandonnée
À la glossolalie des choses

La lanterne magique de mes souvenirs
Est un peu désuète au siècle du mobile
Et pourtant je regarde à travers la 3D

Vers l'avant à venir cette réalité
Que l'on dit virtuelle et pourtant sans vertu
Je suis dedans déjà j'y avance à tâtons

Je cherche où est le masque et le masque c'est moi

Maille à maille...

Maille à maille les jours détricotent ma vie
Et moi je raccommode au mieux que je le puis
Au crochet de mes mots je refais ce réseau
Mais les trous peu à peu montent comme les eaux

Dans le torrent fouetté d'orages violents
Qui vers le bas me vont tirant à chaque instant,
Je surnage accroché à ces bribes écrites
Qui iront s'échouer en des lieux insolites

Où l'on aborde peu — d'où l'on ne revient pas

Insolent ce beau temps...

Insolent ce beau temps solide comme un roc
Sur ce désert de cailloux concassés
Sur cette mer qui s'offre et montre ses dessous
L'instant d'une marée

La marque de l'étiage noire sur le rocher brun
Barre la baie qui va au loin se refermant
Les coques affalées semblent s'être endormies
La mouette perchée stylite à l'oeil perçant
Guette un menu fretin qui va vibrionnant

Les siècles ont passé ne laissant que griffures
La terre a disparu le rocher est resté
On dirait que le temps ce touriste dolent
A gravé de son nom ces carcasses arides

Et le pêcheur pensif assis dans son canot
Trace dans l'eau la marque aussi de son passage
Mais elle n'est pérenne encore moins que lui
En avançant s'efface, à l'arrière, en s'ouvrant

Liquide graffiti passera comme lui.

Inéluctable éphéméride...

Inéluctable éphéméride irréversible
Ce chemin-là nulle part ne mène
Un philosophe s'y est perdu
Cherchant la clairière de l'Être

Petit Poucet démuné de cailloux
À l'arbre monte aperçoit l'Ogre
Et comme un chat botté s'enfuit
Bientôt rattrapé par le Loup

Déchéance faiblesse abandon lassitude
Quatre points cardinaux en un seul réunis
Je suis là je suis las et on ne le sait pas

Quand je ne serai plus tout sans moi se fera

Lassitude de la finitude

Lassitude de la finitude
Les fleuves dans la mer s'en vont
S'élargissant

Et moi je vais rétrécissant

Les octets ne vieillissent pas
Et plus ça va plus sont véloces
Les mégabits aux creux des fibres

Et moi je marche à petits pas

J'ai tous mes livres sous les doigts
Et même ceux que je n'ai pas
Le livre de poche autrefois

Bibliothèque maintenant

Ce que je fus ce que je fis
Demeurera sans épaisseur
Au creux d'une clé USB

Plus n'est besoin de ce Grand Bé

Globules de mon sang...

Globules de mon sang qui dans mon corps défilent
En des artères que la foule vient boucher
Et surviennent alors des chirurgiens masqués
Qui de coups de flashballs la refont circuler

Lymphes dont les vaisseaux ténus ma chair irriguent
De son sang jaune fait de mille lymphocytes
Venus des ganglions ces ronds-points messagers
Que des virus casqués viennent démanteler

La Société devrait passer aux rayons-x
On y décèlerait ce qui la tient debout
On y verrait comment l'usure la conforte
Et comment le cerveau de ce robot pensant

Est fait de métaux rares et de chaînons sanglants

Océan

« Je te salue, vieil océan ! »
Disait-il. Mais il avait tort :
l'âge ne vient qu'à nous, humains.
Lui n'a commencement ni fin
Pour nous — du moins!

Son mouvement est celui même
de l'univers, celui des astres,
même de ceux bien morts déjà,
comme la lune, qui le berce.

Front plissé aux sourcils d'écume
caressant le vide du ciel
et les veinules de la terre,

Respirant fort comme un plongeur
les bras battants, soufflant, grondant,
et s'ébrouant — phoque mouillé.

Ligne parfaite à faire pâlir
un géomètre un Archimède
Lame aiguisée, césure abstraite

sans même un morfil, cette arête,
Au loin très loin comme immobile

Coupure nette, schize muette.

Corps douloureux...

Corps douloureux de pierre usée
carrière à ciel ouvert ou passent
des scrapers le long de mes veines
suivis de grinçantes foreuses

Les strates des années se lisent
aux carottages de la chair
on peut dater ce qui se fit
ce que je vis est insondable

Assis au bord de ma falaise
comme un touriste des instants
Je vois les mille et un zigzags
du chemin qui m'a amené

Excitations, désillusions,
exhortations et lassitude
rien n'a jamais servi à rien
le monde caravane passe

et moi comme un chien qui aboie

Nautilus

Après avoir essuyé tant d'écume
De radoteurs et discoureurs
De prêchis-prêchas ronchonateurs
Youtubisés tweeterisés

Après avoir couru les mers
Sur le salmigondis des niouzes
Des cachalots de la télé
Requins et requines d'eau trouble

Moi, Nemo, j'ai donc décidé
De replonger vers les grands fonds
Vers les coraux imputrescibles
Les cathédrales sous-marines

Car il est des livres dont la texture ancienne
demande qu'on aille les voir au plus profond
Fouiller le sable de leurs pages et déchiffrer
Le code oublié de leur langue et le nom des héros

Qui sont comme leurs oriflammes brandis haut
Des livres réclamant une respiration
Puissante et le temps long de la réflexion
Et dont l'écorce aride résiste aux marées

Poètes, philosophes ces explorateurs
Du continent enfoui des mots, cette Atlandide,
Où le chant des Sirènes jamais ne parvient
Mais dont la lecture elle-même est un chant

Venu de loin du feu du temps du fond de l'eau

Je vais m'acheminant...

Je vais m'acheminant sur le bord de la route
Et le monde pressé maintenant me dépasse
Un voyageur du temps par hasard tombé là
Comme un aérolithe à la courbe déviée »

Par la masse des mots dans les livres scellée

Je suis l'extra-terrestre aux allures humaines
Le Wotan égaré qui ne comprend plus rien
Aux nouvelles façon de vivre et de s'aimer
Hétéroclites genres et contrats limités

Tout aujourd'hui se fait dans la courte durée »

Et la vie à l'inverse s'allonge sans cesse
Nous sommes des vieillards comme vieux emballages
Que l'on trie, que l'on jette ou bien que l'on recycle
Car les jeunes n'ont plus d'yeux que pour la planète

Qui se moque bien d'eux, ces ingénus cirons.

Entre deux mondes...

Entre deux mondes déchiré
Passé des jeunes ignoré
Lendemain dont ils ne voient rien
Ma trajectoire de comète

Ils ne parlent que de planète
Et ne connaissent pas la terre
Celle que l'on creuse au labour
Ce labeur d'automne mouillé

J'ai bien souvent manifesté
Dans l'Autre Monde l'Autre Siècle
Quand les seuls drapeaux étaient rouges
Et les slogans sans jeux de maux

Maintenant sur tous mes écrans
J'observe comme à la lorgnette
Depuis Sirius la fourmilière
Qui va et vient dans tous les sens

Ce mouvement brownien humain

Pellinec

Fond de la mer fonds de mémoire
Des détritrus des résidus
Et des rafiots rafistolés
Des projets morts et envasés

Des oiseaux viennent picorer
Des souvenirs effilochés
Et quelque crabe à reculons
S'enfuit caché dans un herbier

Où des rêves-poissons flânaient
Où les ancres se venaient prendre
Et les manillons se rouiller
Laisant dériver les barcasses

Des grands espoirs prenant la gîte
Avec les ans bien trop lestés
Pour franchir un jour cette barre
Me séparant de l'horizon

Là où se cachent les grands fonds

Piège de lassitude...

Piège de lassitude au trou mal recouvert
Comme pour de grands fauves en la brousse des jours
Vers le point d'eau à sec un sentier de mots creux
Dur désir de désert loin de la folle foule

Vacarme agitation miettes de temps jetées
À des pigeons oiseux des discours enflammés
Chacun poussant du pied son pion sur l'échiquier
De ces sociaux réseaux où les borgne sont rois

Comme Dante qui tente d'aller au sommet
Après une croisière au tréfonds de l'enfer
On veut s'asseoir un peu et regarder le ciel :
Les drones maintenant ont remplacé les anges

Et sous leurs blanches ailes cachent des missiles

La rive du réel...

La rive du réel dans la brume s'efface
L'eau du Léthé si calme où glisse mon esquif
Sur moi comme un drap frais ensevelit ma face

Je suis comme une pâte comme cire molle
Et Dante avec Virgile aux abîmes m'entraînent
Par tercets tortueux frôlant des précipices

Où regarder je n'ose mon passé-vertige

Le temps à l'infini devant moi se divise
Et s'éparpille en corpuscules minuscules
Tonneau des Danaïdes dont je suis le fond

Tout cela donc pour rien le compte n'y est pas
Comme un poisson pensant que la mer est pour lui
Que c'est lui dont le cours est la cause des vagues

Quand il n'y sera plus la mer elle — sera

Prendre le temps...

Prendre le temps dans un miroir et l'y garder
Photographier ou dessiner, filmer, enregistrer
Il se défile, il se faufile, il n'est jamais là où l'on croit
Le temps — c'est moi.

Livres et plaques murales, pierres tombales
Cérémonies et défilés, coups de cymbales,
C'est son effigie que partout on trimballe
Mais jamais lui.

Calendriers, éphémérides, où l'éphémère
Montre les rides que sont ses traces
Il est là, toujours, comme un double
In absentia.

C'est lui l'évêque in partibus
De la terra incognita, le Chambellan
De tous les lieux imaginaires
Et lui — c'est moi.

Ma mémoire...

Ma mémoire en lambeaux que l'écrit rafistole
Est comme un fleuve en crue charriant des espars,
Et le courant me fait comme une camisole
Gênant mes mouvement dans ces torrents épars.

Tant de pages écrites méritant la cendre
Tant de rêves tracés, tant de visages flous
Tant de chemins fourchus lequel est bon à prendre
Le pont de mes erreurs n'eut pas de garde-fou

Et pourtant me voilà comme arbre séculaire
Encore debout tenant — si mes branches noueuses
Grincent un peu au vent des jours crépusculaires,
Et si mes feuilles tombent de ma tête creuse.

Il faudra qu'on m'abatte à coup de tronçonneuse :
Je me dessècherai sans plier les genoux ;
Je brandirai toujours le poing à la faucheuse
Et les yeux grands ouverts j'affronterai ses coups.

Virus de Temps

Il n'est pas de virus plus grave que le Temps
Ni de plus contagieux : tout le monde est atteint.
Contre le Temps il n'est pas de confinement
Et il ne sert à rien de s'en laver les mains.

Chaque jour un de plus chaque jour un de moins
Et compter sur mes doigts me suffit maintenant.
Vivre est un labyrinthe, un chemin incertain,
On s'y croise parfois, sur ses pas revenant.

Masse de souvenirs en la tête envasés
Vérités disparues mais qui laissent des traces,
Images abîmées, paroles enroulées,
Tout se rejoint et fait une Mer des Sargasses.

L'avertissement n'est jamais loin du revers sur un sou,
Et pourtant la distance entre eux est infinie.
De ma vie le début et la fin, ses deux bouts
D'un anneau de Mœbius ont la topologie.

Évolution

Il fut long le chemin du gorille à l'humain
Et pour la vieille Terre ce n'est rien pourtant !
Toujours dans tous les clans le mâle dominant
Pour garder son pouvoir dut en venir aux mains.

Nos savoirs aujourd'hui nous permettent, c'est sûr,
De modifier le cours de notre évolution
Darwin n'a pas prévu que si loin nous irions
Redressés, parvenir à plier la Nature

En nous affranchissant des maux sempiternels
De la parturition, peut-être des menstrues,
En perdant peu à peu l'apparence velue
Tripotant l'ADN au nez de l'Éternel !

Des peureux maintenant craignant le Châtiment
De la Mère Nature voudraient nous ramener
Aux temps dorés croient-ils de notre pureté,
Pour louer ce qui fut leur Histoire, oubliant

Celle qui justement leur permet de penser,
De douter, de nier ce qui a fait qu'ils sont
Le produit imparfait de cette évolution
Qu'ils voudraient ralentir, arrêter, empêcher !

Leur pensée morcelée n'est plus qu'un vaste puzzle

Un mélange douteux de vert et de solaire
Ils voudraient abolir la force nucléaire
Celle-là même qui d'avenir est la seule

Qui puisse nous ouvrir à des mondes nouveaux
Qui puisse garantir notre prééminence
Sur une Terre encore en proie aux turbulences
Cette croûte fragile sur un brûlant noyau !

Ma vie s'allonge...

Ma vie s'allonge — il rétrécit
L'espace où mon pouvoir s'étend.
Quand j'étais encore un enfant
Je croyais le monde infini,

Plus tard je crus le transformer ;
Nous étions nombreux à le croire
Mais quand nous avons pu savoir,
Trahis — à quoi bon espérer ?

Certains ont pris costume gris,
Ils ont appris les mots pour dire,
Pour faire semblant et sourire
Sans avoir besoin de penser.

Je suis resté sur mon radeau
En espérant encore une île...
Ce furent temps bien difficiles,
Avant de poser mon fardeau.

Je ne reprendrai pas la mer.
Tous les navires ont fait naufrage !
Peut-être suis-je un peu plus sage,
Mais certainement plus amer.

Mer plate...

Mer plate comme un jour sans tain
dans les décombres du passé,
ce point nodal de mon histoire
où pour flotter je me démène.

Comme à cheval entre deux siècles
Aux rênes de mes souvenirs
obstinément je me raccroche
et voudrais galoper encore

Brasse coulée dans l'inconscient
des erreurs et des fausses routes
des rêves déçus d'idées mortes
d'en haut contempler les bas-fonds.

Miracle que demain soit aujourd'hui encore:
chaque pas en avant est un pari gagné;
je les compte et recompte toujours différents,
ils sont comme les vagues toujours renouvelées

Mais qui vont s'éteignant sur le sable du temps.

Flot étale du temps...

Flot étale du temps au-delà des fureurs
sillage de mes jours, écume qui s'incurve,
je suis comme un skieur au navire accroché
capable seulement d'un peu virevolter

À l'amarre les barques sous le vent s'inclinent
dodelinant du chef en leur soumission,
se parlant en secret la langue du clapot
pour échanger entre elles d'horribles histoires

Jamais une bouée ne fixera la mer.
Jamais un frêle esquif n'y marquera sa trace
sans que la houle fasse qu'elle ne s'efface.
Mais les rides que l'âge laisse sur la peau
ont la pérennité des roches affouillées.

Je suis comme un bousier...

Je suis comme un bousier amassant de la terre
et qui pour en finir sous elle enseveli,
les quatre pattes en l'air s'agite et gesticule;
Moi ce sont mes écrits qui pour finir m'étouffent.

J'écris, j'écris, j'entasse tant de pages
dans quelque coin obscur de ma mémoire vive
car la vraie ne l'est plus, et j'oublie trop souvent
les noms, les titres, les auteurs, les œuvres.

Alors ces pages-là sont ma mémoire dure,
celle curieusement mise dans les nuages,
comme autrefois en terre on mettait ses secrets
dans une boîte en fer ou dans un trou du mur...

Aujourd'hui c'est là-bas dans un pays lointain
où clignotent sans fin d'invisibles machines,
des circuits aux milliards d'interconnexions
que ma mémoire morte un jour reposera...

La forme de ton corps...

La forme de ton corps est un croissant de lune
Un canoë d'écorce ou je viens doucement;
Craignant de chavirer dans ce fleuve puissant
En l'orbe de tes bras je me love et m'accroche.

Il est bien des rapides, des chutes, des écueils
Que nous avons franchis, surmontés, contournés,
Sans jamais nous laisser aller à la dérive
Et regardant toujours vers les mêmes lointains.

Le torrent de ta source a fait place aux méandres
Et ta gorge profonde entre des Causses nues
Laisse couler le temps comme coulerait l'eau,
Tes yeux d'olives noires sont étoiles du soir.

Vers la mer nous voguons tous deux sans nous presser
En savourant encore à chaque plage offerte
Le souvenir heureux de nos embrassements
Par des caresses lentes et doux embrassements.

Mécanique du corps...

Mécanique du corps aux synapses soumise
Jusqu'à quand dureront ces gerbes d'étincelles
Fulgurant sur des fibres jusqu'à ma cervelle
Cette matière molle que l'on nomme grise ?

Merveille ce réseau que l'internet imite :
Ces noeuds ces aiguillages canaux de pensée
Labyrinthe ordonné toujours redessiné
Ce souple silicium aux formes de dendrites.

La machine ne fut que par le voeu de l'Homme ;
En des millions d'années l'ingénierie du corps
Auto-organisée a fait bien des efforts
Et des erreurs aussi, en tâtonnant, en somme.

Et maintenant sortie des limbes du vivant
De par le jeu quantique d'imagination
Des modules conçus comme une imitation,
Commencent à tâtons à explorer le temps.

Mais l'espace où se meuvent ces nouveaux neurones
N'est pas du tout celui que la pensée secrète ;
Sorti de l'atelier l'orgueilleux gypaète
Ne sera jamais rien qu'une sorte de drone

Tenu par un enfant — un cerf-volant sans tête.

Dérivant sur les ans...

Dérivant sur les ans comme un tronc arraché
Le courant qui m’emmène ne fut pas paisible :
J’ai même bien connu quelques années terribles,
Des cascades des chutes où j’ai cru me noyer.

Mais j’ai aussi connu des années exaltantes
Des engouements furieux, des colères féroces
Des amours délicates, des terreurs de gosse
Des rêves avortés et des joies vacillantes.

Sur ce flot qui m’emporte, ce torrent d’idées
De désirs, de dégoûts, de hargne et de tendresses,
J’ai construit un radeau fait de quelques caresses
Avec celle qui seule a su me supporter.

Maintenant que je vois au loin cette embouchure
Ouvrant sur l’Océan, le vide, le néant,
Je ne veux pourtant pas lui confier la barre,
Mais je veux éclairer, comme la tour d’un phare

Encore quelque temps les futurs ouragans.

Mémoire entre deux mondes...

Mémoire entre deux mondes tendue comme un câble
Et moi qui vais marchant là-dessus, funambule,
Allant et revenant sans peur du ridicule,
Entre regrets désirs rêves et mémorables.

Comment passer du bord abrupt des certitudes
De la réalité de tout ce qui était
Aux plages doucereuses de ce qui pourrait
Sans craindre de tomber en cette infinitude

Comment ne pas refaire et redire sans cesse
Ce contre quoi déjà on avait tant lutté
Comment ne pas renier ce qu'on avait rêvé
Ce pour quoi on avait autrefois des largesses

Aujourd'hui le réel est comme fissuré
La foule qui marchait au son des maîtres-mots
Atomisée n'est plus qu'entre mille idéaux
Mille groupes érigés en des communautés

Ayant pour tout commun ce qui différencie !
Tout ce qui autrefois faisait une abondance
Mijotée au chaudron d'une noble exigence
Donnant une garbure goûtée sans souci,

N'est plus que d'amertume et de ressentiment,

La hargne de l'orgueil — mais sans contrepartie :
Vous crachez dans la main qui pourtant vous nourrit
Vous pratiquez le crime sans le châtement !

Imago mundi

Bis repetita

Temps vénérable aux habits neufs
Tout comme ceux de l'Empereur
On voit qu'il est nu en dessous.

Les hordes d'Attila sombrèrent
En quelque endroit de ma Champagne
Romains et Gaulois s'enivrèrent

Aux quatre vents ouverte France
Le jogging fluo la capuche
Le Big Mac le joint le coca

Cette potion que l'on agite
Dans le chaudron d'un Ahmedix
Fera-t-elle de nouveaux hommes

Renaissance ou désespérance ?

Nuit de Mai ?

Dans ces traces fossiles remettre ses pas
Et mesurer l'écart avec ses enjambées
Dans tous ces souvenirs passés à l'étamine
Retrouver quelques uns qui ne périront pas

Nous refaisons le monde aux tables des cafés
La vie ne nous était pas encore comptée
Nous prenions nos désirs pour des réalités
Au point d'en faire même un mot d'ordre affiché

Nous avons cru trouver sous les pavés la plage
Les lendemains étaient pourtant bien enroués
Pour moi Le Petit Père des Peuples jeté
Du Petit Livre Rouge n'ouvrirai les pages

L'ardeur qui nous poussait finit par s'étioler
La société a fait dans nos rêves le tri
Elle a gardé le toc pour mieux tuer l'esprit

Elle a chanté le fric pour mieux nous opprimer!

Et tandis qu'on s'éloigne...

Et tandis qu'on s'éloigne les lignes s'effacent
Ne restent que des formes et des teintes vagues
Les jours passés ont l'air de toiles de Turner

Dans ce marais fangeux où la mémoire sombre
Prendre comme un bâton quelque conviction
Et même sans y croire avancer vers le bord

Antée avait besoin de se jeter à terre
Pour retrouver sa force et c'est le soulevant
Qu'Hercule vint à bout de ce héros furieux

Pour ne pas succomber aux sirènes du temps
Et plutôt que de miel se boucher les oreilles

Mieux vaut avec les faits se battre les mains nues

Batteleurs

Comme le sol gelé ne garde pas les traces
Je ne retrouve pas les labours des années
Et ma naïveté au doute a laissé place.

Discours drapeaux micros débats télévisés
Jongleurs encravatés aux tours de passe-passe
Et foule des croyants prête à les aduler

Du passé ne feront jamais plus table rase
En chaque démocrate veille un Bonaparte
Mais la finance reste du monde la base

Et le même nouveau attend que l'ancien parte

L'ouragan

L'ouragan aux branches s'accroche
Faisant tomber les souvenirs
Feuilles et nids au creux des fourches
Où le passé aimait dormir

Mon radeau de mots a pris l'eau
La terre ne m'est pas promise
Je ne sais marcher sur les flots
Sur l'océan de la bêtise

J'aperçois au loin un navire
Il est d'un autre espace-temps
Ma route à l'infini s'étire
Nous ne nous croiserons pourtant

La rive est proche et me menace
Sur elle je vais m'échouer
Le sable emplira ma carcasse

Je préférerais louvoyer !

Comme la glace...

Comme la glace sur le fleuve
Craque en tous sens et s'éparpille
Des mots des mots cette flottille
Sans même porter idée neuve

La vitre où mes yeux s'écarquillent
Ne montre pas la moindre preuve
Et la fontaine où je m'abreuve
Se tarit — mes idées vacillent

Argent et look ces deux mamelles
Du pouvoir font des ritournelles
Les lendemains chantaient hier

Le maintenant est bien désert

Images et discours...

Images et discours cris et chuchotements
Chacun dans ce festin veut en avoir sa part
Et sur l'autre cracher comme dans Mediapart
Sur le petit écran tout le monde est plus grand

J'observe de Pernon à travers ma lorgnette
La transhumance des troupeaux électoraux
Ici dans ce Far-Ouest les édiles locaux
De la gauche ont toujours supporté la houlette

Comme les pins certains se vantent d'être droits
Dans leur bottes mais la forêt de résineux
Parfois s'est embrasée sans qu'on sache pourquoi
Et peut-être à nouveau pourrait-elle être en feu

Et comme fit Tristan en lépreux déguisé
Aux chevaliers balourds indiquant le chemin
Du marais pour qu'ils soient dans la fange enfoncés
À ceux qui vont quérant où mettre un bulletin

J'indiquerai du doigt comme sage — la lune

Le fruit la fleur annule...

Le fruit la fleur annule
Et je mange le fruit
Grand retour à la sève
Et à la terre-mère

Les hommes sont aussi des produits éphémères
Mais la mémoire en eux est d'une autre manière
Elle ne copie pas elle invente improvise
Même dans le sommeil où l'être se déguise

Ma feuille à moi n'est pas teintée de chlorophylle
Elle est de la couleur que des zéros lui donnent
Elle n'existe pas mais pourtant la Sibylle
En ce miroir changeant dessine ma personne

La terre-mère est creuse
Et le feu la génère
La graine par hasard
Y annule le fruit

Et se transmute en arbre

Miroir sans tain...

Miroir sans tain la vie la mort
Si je le brise rien derrière
Menu fretin dans ma besace
Ces jours écrits décrits s'effacent

Aujourd'hui rien n'est plus certain
Plus rien n'est sûr tout s'évapore
Tout est en proie au changement
Plus vite et toujours moins longtemps

Nous regardons au microscope
Et ne voyons plus les contours
Nous voyons vivre nos neurones
Sans plus savoir ce qu'il faut voir

Le numérique est un vecteur
Qui a remplacé le facteur
Il ne sonne plus à la porte
Mais si la pub en nous s'infiltré

C'est pour mieux notre temps dévorer

Fleuve allant charriant...

Fleuve allant charriant des faits et des scories
Que l'écho des médias à l'envie amplifie
Orpailleur en eau trouble j'agite ma batte
Pour tâcher d'isoler les paillettes du sable

Comme on faisait avec des boîtes de Pétri
Pour observer comment la moisissure éclot
Ou comment dans le fond du bocal filandreux
Naissent et se multiplient tant de paramécies

Le mouvement des gens aux ronds-points coagule
On voit naître une horde autour du brasero
En drapeaux agités paroles éclatées
Toute une société se cherche et se stimule

Comme sortit un jour du marigot floué
Un poisson curieux explorateur du monde
Qui se fit peu à peu des pattes pour aller
Voir plus loin au-delà de son horizon glauque

Peut-être en des ronds-points ces bouillons de culture
Une génération spontanée réfléchit
Qui bientôt sortira pour aller conquérir
Les terres délaissées par ces grands dinosaures

Qui si longtemps ont cru décider notre sort

Vivre longtemps...

Vivre longtemps petitement
Comme dans l'âtre un petit feu
Ainsi me vois-je maintenant
Ni très heureux ni malheureux

Le grand écart entre deux mondes
Comme à quatre chevaux tiré
Les souvenirs ici m'inondent
Et là des rêves avortés

J'ai vu souvent ce qu'on croit voir
Athée prêchant dans le désert
Toujours déçu mais plein d'espoir
Le temps m'est court le temps se perd

Pas de grand soir et pas de chants
Rien que des soubresauts jaunis
On applaudit les bons soignants
Macabre mascaraderie

Mais après face vient la volte
À grands poumons pourraient souffler
Sur les braises de la révolte
Ceux qui seront déconfinés...

Gens de peu...

Gens de peu s'agitant en casaques dorées
comme fourmis formant cohortes obstinées
Vers des bousiers sanglés de cuirasses plastiques
Qui vont les écraser comme simples moustiques

Depuis plus de mille ans qu'est-ce qui a changé
Des Ostrogoths velus aux gueux de la Caboche
Aux barbous maintenant et leurs femmes voilées
Des aumônes donnons plutôt que des taloches

Au sein des scriptoria loin des Huns enragés
Des copistes copiaient — nous les lisons encore
Et même les sabots des chevaux d'Attila
n'ont pas pu empêcher l'herbe de repousser

Mouvement brownien électrons déviants
allumant dans le vide des luminescences
Mais toujours le noyau à la fin récupère
Sauf à en éclater les excentricités

Assis sur la falaise de mes jours au loin
j'essaie d'apercevoir cet horizon lointain
mais mon espace-temps du fait de sa courbure

Me contraint d'inventer — à moins que je ne dure.

L'ange exterminateur

L'ange exterminateur aujourd'hui est U.S.
Ses ailes de métal et ses yeux électriques
Apportaient une bombe en guise de nouvelle

Perse des temps anciens dans tes enluminures
Tu n'avais que des sabres des tapis volants
Aujourd'hui turbans noirs — et des tapis de bombes.

Le Grand Satan a soif de tes puits de pétrole
Tu voudrais que ton peuple vienne le combattre
Mais tu lui fais subir d'ultimes châtements !

Au nom d'un dieu rapace règnent des vieillards
Aux allures de sages et qui sont des vautours
Des charognards dévôts — des Guides vers l'Enfer.

Confinement

Ma ville est devenue comme un grand cimetière
Et de rares passants empruntent ses allées,
Pour aller se terrer dans leur maisons austères
Qui sont comme caveaux où rester confinés.

Les joyeuses terrasses des Chartrons d'hier
Où l'on se faufilait pour trouver une place,
Et boire un coup de rouge, une pinte de bière,
Les voilà disparus, et sans laisser de traces.

Tous ces petits restos avec leur plat du jour,
Où l'on se tenait chaud tout au fond de la salle,
Comme "Au Rêve", pour nous devenu sans égal,
Ils se sont tus peut-être, eux aussi, pour toujours !

Le fleuve est resté libre, lui, d'aller venir ;
Il n'a pas de papier signé à présenter ;
La marée ignorant ce que c'est qu'interdire,
À nos autorités vient faire un pied de nez.

Je quitte ce monde

Je quitte ce monde dix fois par jour
Je dors et je rêve instantanément
Je rouvre les yeux et rien n'a changé

Mais l'aiguille a bien quand même tourné

Acteur répétant la dernière scène
Molière au fauteuil effondré pensif
La photo est prise sans même un clic

Rue déserte vide aux masques fantômes
Carnaval grotesque et danse des morts
La police veille au coin du jardin

Le passant flâneur est contrevenant
Sur les écrans vagues des médecins
Encapuchonnés dans le flou s'agitent

Silence de mort sur les places vides
Le vent pousse encore une feuille blanche
D'autorisation de vivre un instant

La prison pour tous c'est pour maintenant
Aux fenêtres on voit quelques condamnés
Applaudissant ceux qui vont les soigner

Qui vont les aider à bien trépasser.

Mare Nostrum

« Mare nostrum » disaient les Romains, on le sait.
Aujourd'hui cette mer d'humeur imprévisible
Des flottes d'“ONG” est devenue la cible,
Allant pour repêcher sur leurs canots défaits

De pauvres gens aux mains de passeurs sans scrupules,
Leur extorquant le peu qu'ils avaient amassé
Pour aller dans des camps infâmes s'entasser,
Et leurs espoirs déçus devenir minuscules.

Autrefois leurs ancêtres ces flots écumaient
Pour aller sur nos côtes faire leurs razzias
Les villes ravageaient pour la gloire d'Allah
Ils égorgeaient les hommes, les femmes violaient !

Captives embarquées sur leurs vaisseaux rapides
Elles étaient vendues comme tous les esclaves
Pour orner les harems — et ils fallait des braves
Pour oser attaquer ces pirates cupides.

Aujourd'hui inversée, la traite “humanitaire”,
Au Moloch Capital fournit ses contingents.
Mais faut-il pour autant être si indulgents
Envers eux qui voudraient désormais faire taire

L'indignation de ceux qui les ont accueillis,
Devant la prétention d'une foi étrangère
À nous faire bientôt mettre genou en terre,
Et bientôt imposer les lois de leur pays?

La pythie à parlé...

La pythie à parlé rien ne devra changer :
Il nous faut faire face à ce temps dramatique
Pour que les grands sorciers dans leurs antres cachés ,
Puissent nous concocter leurs potions magiques.

Le druide à Massilia a soigné les blessés
Avec un onguent dû à sa fabrication ;
Et tout comme Lazare ils se sont relevés
Avant même d'entrer en réanimation !

Mais César interdit aux tribus de la Gaule
D'user de sa recette qu'on dit maléfique :
Il préfère écouter ceux qui sur leur épaule
Portent la robe ornée du signe honorifique.

On fait la queue...

On fait la queue comme autrefois
Du temps de la botte allemande
Ils défilaient au pas de l'oie
Maintenant on met des amendes

Aux gilets jaunes on interdit
De vouloir cacher leur visage
Maintenant le masque est prescrit
Le téléphone en repérage

On applaudit le Maréchal
Et puis ce fut le Général
Et maintenant c'est l'hôpital
Toujours le Bien contre le Mal

On n'a pas interdit la pub
Mais le foot — et c'est déjà ça
J'aimerais qu'on rouvre les pubs
Mais que l'on confine Hanouna

Ainsi le monde ancien

Ainsi le monde ancien est maintenant le mien :
Celui où l'on pouvait aller sans ce bâillon
Celui où l'on pouvait encore croire en la nation
Sans être dénoncé par des meutes de chiens.

Tout sens dessus dessous aujourd'hui est la règle :
Le progrès devenu un triste épouvantail
Pour des gens apeurés dressés comme bétail
À craindre ceux d'Allah et soumis à leurs règles.

Comme la mer étale des rochers recèle
Que la marée découvre sans jamais cesser
Sous les discours béats et pleins d'aménité,
Des bien-pensants la ruse montre ses ficelles.

Du monde ancien je suis mais à contre-courant
La technique pour moi n'est pas sorcellerie
Il y faut au contraire beaucoup de génie,
Et je rêve d'un monde sous mes doigts venant.

Je refuse et la foi et ses thuriféraires,
Proudhon au Panthéon me semblerait justice,
Mais peut-être plutôt Monsieur de la Palisse
Plébiscité c'est sûr par les publicitaires.

Du monde ancien je suis mais celui-ci refuse,
Celui qui fait sa loi de la couleur de peau.
Du monde ancien je suis, mais pas des écolos,
L'avenir peut venir encore malgré les ruses

Des hackers opérant masqués d'humanitaire
Pour le compte des rois d'argent de la planète
Aux pauvres gens jetant des canots-cacahuètes
Pour mieux les asservir comme des mercenaires

Du monde ancien je suis mais je lutte par mots
Contre celui qu'on veut nous imposer d'en haut
Ce haut qui est le bas selon ma règle à moi,
Et que la marée vienne, et le remette droit !

Mais c'est trop loin pour moi, maintenant, je le crois.

Le réel

Il me plaît que mes vers s'ancrent dans le réel,
Avec des toponymes comme grosses ficelles ;
Plus que faire l'oiseau planant des hautes sphères
Marcher le nez en l'air est ce que je préfère.

Cela n'empêche pas de regarder au loin :
Même si je ne vois que l'herbe qui poudroie
Je peux imaginer tout ce que je voudroie
Avec les mots on peut jouer aux lendemains.

Mais de ces prophéties dont nos écrans sont pleins
Il serait temps enfin de nous débarrasser
De choisir bien plutôt le demi-verre plein
Que de compter les morts et les pronostiquer.

Que l'on cesse de faire de ces blouses blanches
L'alpha et l'oméga de notre société ;
Ils voudraient aujourd'hui nous mettre en deux planches,
Ou comme papillons, pour nous étiqueter.

Hippocrate soignait sans autrui confiner !
Il nous faut démasquer toutes les connivences...
Si la levée d'écrou ne se fait sans tarder,
Les patients d'aujourd'hui vont perdre patience !

Vous grimacez...

Vous grimacez sous vos baillons
Lavez vos mains ! La fiole hydro-
Alcoolique, c'est mieux que l'eau,
Pour vous qui êtes tatillons.

Ne voyez-vous pas que la ruse
De ce pouvoir de vous s'empare
Entendez-vous le tintamarre
Des Diafoirus qui eux s'amusement ?

Fermés les bars et les restos,
BigPharma est sous votre lit
Il observe en catimini
Vos ébats et vos apéros.

Satan maintenant c'est Covid
Il faut vous confesser mon fils
On va vous placer en nourrice
Bouche cousue et ventre vide.

Et les gens apeurés se pressent
Aux tentes pour passer les tests
Comme s'ils avaient eu la peste
En fait, il vont comme à confesse !

Relevez la tête et voyez !
On fait de vous des repentis

On veut que vous soyez soumis
Au Grand Moloch Hospitalier

Mettez l'État en quarantaine,
Prenez le pouvoir médiatique
Les ministres et toute la clique

Masqués ont-ils allure humaine ?

Mémoire entre deux mondes...

Mémoire entre deux mondes tendue comme un câble
Et moi qui vais marchant là-dessus, funambule,
Allant et revenant sans peur du ridicule,
Entre regrets désirs rêves et mémorables.

Comment passer du bord abrupt des certitudes
De la réalité de tout ce qui était
Aux plages doucereuses de ce qui pourrait
Sans craindre de tomber en cette infinitude

Comment ne pas refaire et redire sans cesse
Ce contre quoi déjà on avait tant lutté,
Comment ne pas renier ce qu'on avait rêvé,
Ce pour quoi on avait autrefois des largesses ?

Aujourd'hui le réel est comme fissuré
La foule qui marchait au son des maîtres-mots
Atomisée n'est plus qu'entre mille idéaux
Mille groupes érigés en des communautés

Ayant pour tout commun ce qui différencie !
Tout ce qui autrefois faisait une abondance
Mijotée au chaudron d'une noble exigence
Donnant une garbure goûtée sans souci,

N'est plus que d'amertume et de ressentiment,
La hargne de l'orgueil — mais sans contrepartie :
Vous crachez dans la main qui pourtant vous nourrit
Vous pratiquez le crime — sans le châtement !

In memoriam S. Paty

Ils ont tué celui qui voulait leur apprendre
À penser, à trier le bon grain de l'ivraie ,
Celui qui enseignait comment dire le vrai
Celui qui la raison voulait leur faire entendre

Venus du fond des âges ces tribus barbares
Que l'occident a dû sans cesse repousser
Aujourd'hui de nouveau ici sont installées
Et font régner l'horreur où la raison s'égaré

Sur tant de lâchetés pousse leur moisissure !
Tant d'échines courbées devant cette racaille
Alors qu'il eût fallu un courage sans faille !
Tant de molles paroles pour la déchirure

Faite à notre pensée, à nos vies, à nos moeurs,
Cette violence faite à tout ce que nous sommes,
Aux femmes, par ceux-là qui ne sont que sous-hommes,
Et qui voudraient régner sur nous par la terreur...

Mais face à ce pouvoir qui maintenant nous mine,
Quel Martel osera frapper cette vermine?